

“ Mon brassard blanc posé toujours sur ma poitrine

“ Me dira ma parole et la garantira.

“ Mais si j’osais, un jour, d’une faute mortelle

“ Salir mon cœur, trahir et fausser mon serment,

“ J’arracherais moi-même et glands d’or et dentelle,

“ En signe de ma honte, et pour mon châtiment.

“ J’ai douze ans, je suis faible, on dit la lutte proche ;

“ Mais vous êtes ma mère, et Jésus me défend ;

“ Je veux vivre sans peur et mourir sans reproche ;

“ Mère, en priant pour lui, bénissez votre enfant.

“ RAOUL,

“ Au lendemain de ma
première communion.”

II

Et la mère pleura sur des pages si fières . . .

Le temps passa, Raoul grandit, et se souvint ;

Quand la guerre sanglante envahit nos frontières,

Le Raoul de douze ans, alors en comptait vingt.

La France l’appelait et son âme était prête ;

Il partit, — cet appel suffit aux gens de cœur ; —

Dans les rangs des héros que commandait Charette,

Il marcha, combattit, tomba, blessé, vainqueur.

On le trouva, le soir, déchiré de trois balles ;

Il respirait encore et semblait endormi ;

Il s’éveilla ; la joie éclaira ses traits pâles ;

Et saisissant la main d’un soldat, son ami :

“ Je pars, dit-il, je vais là-haut . . . Vive la France ! . . .

“ Mais je dois à ma mère un souvenir d’adieu ;

“ Le voici : qu’à son deuil il mêle une espérance,

“ Et lui dise : Au revoir, au rendez-vous de Dieu ! . . . ”

Sur son cœur palpitant il mit sa main blessée,

Prit le brassard brodé par sa mère jadis,

Et dit en le posant sur sa bouche glacée :

“ Va ! . . . je ne t’ai quitté qu’au seuil du paradis . . . ”

Mais la faiblesse alors trompa son énergie,

Et le brassard tomba de ses doigts hésitants :

Son sang jaillit à flots ; l’étoffe en fut rougie . . .

L’enfant portait au ciel la fleur de ses vingt ans.

V.-P. DELAPORTE, S. J.